

# Être pauvre et blanc aux States

Sylvie Laurent  
« *Poor white trash* »

*La pauvreté odieuse du Blanc américain*  
Presses de l'université Paris-Sorbonne 2011  
308 p 18 €

On est parfois surpris, discutant avec des amis américains, de se rendre compte à quel point des mythes sociaux « scientifiquement » élaborés dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle peuvent être à l'honneur dans l'Amérique contemporaine. Tous ces gens qui parlent de races, les uns pleins d'animosité, les autres pleins de bons sentiments quelque peu paternalistes, vivent leur postmodernité dans un monde construit il y a presque deux siècles et, à coups d'*Affirmative Action* et de transformation de la question sociale en question raciale, tentent de nous l'imposer. C'est un des intérêts de cet ouvrage que de nous faire mieux percevoir cet éclatement de l'humanité tel qu'il est vécu outre-Atlantique. Mais c'est loin d'être le seul, puisqu'il nous permet également de revenir sur certains monuments de la littérature, de la musique, du cinéma américains. Car Sylvie Laurent, l'auteur de cette étude du « *poor white trash* », américaniste, historienne ayant soutenu une thèse de littérature américaine, s'appuie pour sa démonstration sur les œuvres qui concernent cette partie de la population des États-Unis plutôt que sur des statistiques et des observations ethnographiques.

## IMAGES DE BLANCS

Dans la société américaine où le stigmate est d'autant plus dévalorisant qu'il caractérise une transgression, le « *pauvre débris blanc* » est une aberration. C'est qu'en dépit de sa couleur, ce « *sale Blanc* » persiste à vivre dans la misère et ne peut être que paresseux, obscène, n'hésite parfois pas à avoir des rapports très intimes avec des personnes qui ne sont pas de sa « race ». Pour parfaire l'affligeant tableau, il est grotesque, réactionnaire et n'éprouve pas la moindre sympathie pour Barack Obama. Et il risque même de nous faire douter de la pertinence de Frantz Fanon qui nous expliquait : « *La cause est conséquence : on est riche parce que blanc, on est blanc parce que riche* ». L'auteur remonte jusqu'aux années 1830

## Une plongée dans l'Amérique des pauvres petits blancs.

pour trouver dans les quartiers noirs de Baltimore, pas très loin des docks, la première évocation des « *po' white trash* ». Elle analyse ensuite nombre d'ouvrages dont les auteurs ont mis en scène ces pauvres Américains, ces Américains très pauvres : Sherwood Anderson, Erskine Caldwell (dont l'« *intuition littéraire préfigure bien des travaux historiographiques* »). Cette population y est décrite comme une « race » de marginaux, aux tares héréditaires et qui ne font rien pour s'en sortir, n'ont même pas l'excuse d'être « Noirs », Amérindiens ou immigrants. Au détour de condamnations morales, l'on apprécie la description parfois sans complaisance des conditions de vie imposées à ces hommes, à ces femmes, à ces enfants, comme l'évocation de ces « Blancs » rendus géophages au milieu des années 1830 par la misère. Les crises successives ponctuent l'évolution de ce lumpenprolétariat et la dynamique de ses représentations. Un chapitre est consacré au rappeur Eminem, pauvre blanc élevé dans un mobile-home à Detroit, la ville la plus ségréguée des États-Unis, lamentable compagnon et père indigne assumant dans son œuvre et dans sa vie la déchéance dont se regorge la classe moyenne qui le voue aux gémonies. La toxicomanie, la dissolution des liens familiaux et la violence prospèrent dans la ville encore emblématique d'une production automobile depuis longtemps délocalisée là où l'on peut

payer encore moins bien les ouvriers, une ville qui en un demi-siècle a perdu la moitié de sa population.

## DÉLAISSÉS

La postface, « Barack Obama face au mythe du pauvre blanc », situe la question dans l'Amérique du début du XXI<sup>e</sup> siècle, lorsqu'un pauvre travailleur blanc se doit d'être avant tout un « Blanc » auquel le Parti démocrate se croit autorisé à faire sans cesse la morale, tel Barack Obama expliquant que le problème est que les Américains ne parlent pas l'espagnol à une femme se plaignant que les immigrés ne maîtrisent pas l'anglais. D'où le réel succès lors des primaires d'Hillary Clinton qui a su prendre en compte les préoccupations de cette population délaissée et ne pas la mépriser. Au-delà de ces éléments très actuels, l'ouvrage de Sylvie Laurent ne s'en impose pas moins pour qui veut comprendre la société des États-Unis, mais aussi pour découvrir des œuvres auxquelles le public français est moins habitué. Et peut-être pour redécouvrir *Let Us Now Praise Famous Men*, de James Agee (avec des photographies de Walker Evans) publié dans la collection « Terre Humaine » sous le titre *Louons maintenant les grands hommes*, dont, à l'opposé de Caldwell et dans la lignée de Steinbeck, la « *représentation pittoresque de l'indigence blanche* » érige « *ces damnés de la terre en figures de sainteté* ».

CHRISTIAN CHEVANDIER

## Sport, football et société

### Éloge de la passe

#### Changer le sport pour changer le monde

Les éditions libertaires 2012 190 p 13 €

En plein Euro 2012, cet ouvrage, coordonné par Wally Rosell, à la belle couverture verte comme un terrain de football, est tout à fait passionnant et, ce qui ne gâche rien, ne manque pas d'humour. Les anarchistes aiment le sport et le foot en particulier, à l'instar d'Albert Camus fan du ballon rond, quand il libère les hommes et ils ne désespèrent pas qu'autre organisation en soit possible. Sport de la populace à ses origines anglaises pas si

lointaines, avec des joueurs très longtemps soumis à leurs clubs, le football s'est transformé en un spectacle planétaire. Rappels historiques (jeux de Barcelone en 36, Argentine 78...) et réflexions actuelles (sur le hooliganisme, ou, dans un entretien avec Jean-Claude Michéa, sur les rapports des intellectuels au foot), témoignages de joueurs (sur l'occupation de la FFF en mai 68 pour dénoncer « l'esclavagisme »... et défendre le « jeu ouvert » contre le *Catenaccio*), regards internationaux, l'ensemble est riche. Signalons, enfin, l'article « sport et médias » de Christian Bruyas qui retrace aussi l'histoire des magazines de foot français. F. C.

tué un « *islam des jeunes* » qui peut être, selon Kepel, « *exacerbé ou décomplexé* ». À Lyon, à Lille, dans le 93, des jeunes se sont organisés, différemment de leurs pères, distinctement des organismes officiels. Ils se proclament pleinement musulmans et pleinement français, demandant à être traités à l'égal des autres Français. Le Forum social européen tenu à Saint-Denis à l'automne 2003 a contribué à leur expression. Réagissant en 2004 à l'interdiction du voile pour les jeunes musulmanes (dont certaines ont manifesté en se drapant dans le drapeau tricolore), ils ont été au cœur des émeutes de l'automne 2005 pour dénoncer la situation sociale des banlieues et mettre à l'ordre du jour la question de l'égalité dans la République.

En réduisant ces manifestations à un problème ethnique, on enferme encore plus ces jeunes dans leur isolement, au risque de les pousser à se marginaliser davantage. Le dernier chapitre du livre porte sur « *les tentations du repli* ». Il est important : il montre comment, par les blogs ou les réseaux sociaux, se constituent des groupes qui se répondent les uns aux autres. Ainsi, à l'idéologie d'un Breivig qui en Norvège assassine des compatriotes pour libérer l'Europe de la menace islamique, répond le message salafiste des « Cavaliers sous la bannière du Prophète » qui prêche le jihad contre les impies. D'un côté Forsane Alizza (les « Cavaliers de la Fierté ») – dont on vient d'arrêter les responsables – ou le Comité contre l'Islamophobie en France (CCIF), de l'autre Riposte laïque ou l'Observatoire de l'Islamisation. D'un côté les fatwas menaçantes, de l'autre des apéros géants saucisson-pinard. On en vient alors à voir des républicains de gauche se mélanger avec des militants du Bloc identitaire issu du GRECE, pour le plus grand bonheur de l'extrême droite. Gilles Kepel souligne qu'Internet devient « *un espace privilégié de déploiement des mouvements identitaires de tout poil, s'y prêtant d'autant mieux que le support virtuel favorise la décontextualisation sociale des identités et leur réification* ».

Le livre se termine par un épilogue où se déploient toutes les contradictions du sarkozysme. On devine aussi en creux les responsabilités d'une gauche de gouvernement : conduire une politique d'intégration dans le cadre d'une lutte contre la désintégration sociale, pour l'égalité et la dignité de tous. Voilà un programme qui nous importe...

ROBERT CHAPUIS